

S'Abonne de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. INC. LIMITED.

REDACTION: 212 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Press Office of New Orleans, Second Class Matter.

OPPOSE LES PRICES ANCIENS DE BREVETS, VENTES ET LOCATIONS, ETC. A UN PRIX REDUITS DE LA CROIX DE LA LIGNE, VOIR LES AVERTISSEMENTS.

TEMPERATURE

Du 17 juillet 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Conférence de Paix et Bruits de Guerre.

Pendant que des juristes renommés, des hommes d'Etat, des soldats et des marins délégués par toutes les grandes puissances du monde s'évertuent dans la capitale de la Hollande à trouver quelques moyens de rendre les guerres moins fréquentes, ainsi que d'en diminuer les horreurs, et qu'il semble, malgré les difficultés qu'il rencontre, sur le point d'arriver à quelque résultat, voici que de nouveaux bruits de guerre s'élèvent, et qu'on annonce que l'incendie qui paralysait l'Amérique Centrale se rallume. Et cette fois la lutte se serait plus restreinte à deux ou trois des petites républiques de cette région, mais les embrasements seraient totaux.

Savoir des gens bien informés, cette guerre doit éclater d'ici quelques jours, et rien ne peut l'empêcher, tant est grande l'irritation des peuples les uns contre les autres. Les hostilités commencent, si l'on en croit les avis reçus, entre le Salvador et le Nicaragua, qui ont d'ailleurs fallu se venir aux mains lors de la guerre entre ce dernier pays et le Honduras, puis les autres républiques se rangeront de côté et iront leurs préférences et toutes se trouveront ainsi engagées dans une lutte dont vainqueurs et vaincus sortiront appauvris et paralysés pour longtemps. C'est une conséquence inévitable imprévue des démarches faites il y a quelque temps par les gouvernements de Washington et de Mexico pour ramener l'accord dans l'Amérique Centrale. On a pu croire alors qu'une ère de paix allait s'ouvrir pour ces malheureux pays, qu'ils allaient enfin pouvoir développer leurs immenses ressources et entrer dans une voie de prospérité et de progrès.

Il n'en est rien comme on voit, et c'est juste au moment où, sur leur instance requête, leurs délégués sont admis à prendre part aux travaux de la conférence de paix de La Haye que tous se préparent à entrer en guerre, sans autre raison que l'ambition de quelques politiciens éhontés. Comment les gouvernements de ces pays peuvent-ils espérer être pris au sérieux dans le concert des puissances? Comment osent-ils soumettre des propositions à une assemblée exclusivement convoquée dans un but de paix?

La logique exigerait plutôt que la convention de La Haye leur donnât une telle paix, puisque les Etats-Unis et le Mexique, qui sont cependant plus directement intéressés que tout autre pays, ne sont pas disposés à l'assumer. Mais la conférence n'en va pas moins continuer ses travaux, qui donneront peut-être quelques résultats.

La limitation des armements va être proposée à la prochaine réunion plénière des délégués, mais il est permis de croire que, au fond, personne ne croit à la possibilité de ses adoptions. D'autre part, il est question de modifier la composition du tribunal d'arbitrage et d'en étendre la juridiction. Il y a là un champ dans lequel les délégués peuvent faire œuvre utile.

L'Impôt du Revenu dans l'Antiquité

Le jeu de l'Oie n'est pas le seul qui soit renouvelé des Grecs, et il y a apparence que les plus récentes nouveautés ne sont jamais que de vieux neufs.

Ruskin l'a justement observé: tout le progrès consiste à faire mieux ou plus vite ce qu'on faisait avant; mais, on le faisait avant.

Avant les chemins de fer, on communiçait déjà d'un pays à l'autre, par chevaux et relais.

Le premier qui navigua sur les ondes apporta quelque chose de neuf, car avant lui on n'avait pas communiqué d'une rive à l'autre par mer.

Voilà une nouveauté. Le premier qui monta en ballon enrichit l'humanité d'une force nouvelle, car avant lui on n'avait pas plané dans les airs.

Les autres progrès ne sont que des améliorations et des ajouts à un élément préexistant. La vapeur et l'électricité ont modifié certaines conditions, et ne les ont pas créées. Elles sont presque négligeables.

Au fond, on n'invente rien. Pas même l'impôt sur le revenu. Les Grecs le connaissaient et le pratiquaient.

A la différence de nos économes, ils le faisaient avec esprit. Athènes, dans l'antiquité, était divisée en dix démos ou arrondissements.

On tirait au sort chaque année le numéro du démos qui aurait à payer certaines charges publiques.

Ces charges étaient variées. L'Etat se débarrassait sur les citoyens du soin de payer certaines de ses dépenses.

Au nombre de ces dépenses, appelées "liturgies, comptes la triérarchie, la lampadaïque, la choragie. Ces trois exemples suffiront.

La triérarchie? L'Etat a-t-il besoin d'un navire de guerre? — Non, dit-on aujourd'hui un économe. — Le Trésor n'y sera pour rien. La dépense sera supportée par un particulier.

La lampadaïque? L'Etat veut-il offrir au peuple une grande fête? Les frais en seront attribués à un citoyen désigné.

La choragie? Est-il besoin d'un chœur pour le théâtre de Dionysos? L'Etat désigne le capitaliste qui se chargera de tout: recrutement des choristes, lesquels seront logés et nourris à ses frais pendant tout le temps que prendront les répétitions. Il faudra des professeurs, répétiteurs, maîtres de ballet, musi-

ciens, instruments et costumes, aussi luxueux qu'il se pourra. Est-il parolomieux? Le poste du livret le raffiera, et les choristes chanteront au théâtre: "Nous ne sommes pas très bien nippés, parce que notre chorège a fait des économies."

Et l'on trouvait des citoyens qui acceptaient ces charges. Elles étaient même fort disputées et recherchées. Elles présentaient en effet un intérêt électoral.

Elles étaient l'occasion pour le concessionnaire de se rendre populaire par son faste. On parlait de lui, on l'admirait, et par reconnaissance, on votait pour lui aux élections suivantes.

Ces dépenses civiques remplaçaient les frais d'affiches. Et c'était de l'argent mieux employé.

Comment fonctionnait ce rouage financier? Une fois le démos (ou arrondissement) désigné, on le réunissait en meeting, et là, l'archonte déclarait que d'après le rôle dressé de toutes les fortunes, un tel — mettons Euboulos — était désigné comme le plus riche de son quartier.

C'est donc Euboulos qui paiera le prochain navire de guerre.

En général, le capitaliste ainsi désigné, acceptait, et se déclarait fort honoré.

Mais le cas d'un refus pouvait se produire. Ici apparaît l'ingéniosité du peuple le plus spirituel de la terre, après le Français.

Donc Euboulos refuse. Ce refus s'appelait "ironie". Il ne pouvait se produire que sous une certaine condition.

Euboulos peut refuser, mais il doit désigner, dans son démos, un autre citoyen plus riche que lui.

O archonte, dira-t-il, l'erreur habite ta pensée. Le plus riche, ce n'est pas moi, c'est Nicias.

Qu'en dis tu, ô Nicias? Si Nicias dit oui, c'est tout. La liturgie passera entre ses mains, avec les dépenses y afférentes.

Mais si le pauvre que Nicias respecte, qui ne souffrira pas la faveur d'être liturgique? Les listes se couvriront d'elles-mêmes, et quelle joie pour les philhellénistes de voir ainsi ressembler les us et coutumes des Grecs, nos ancêtres intellectuels.

La vraie bien cette aristocratie financière dont Emile Augier a fait l'épave. Quelle élite! Quelle gloire de s'enrichir parmi les nomenclatures des riches vraiment utiles à leur pays! Je vois bien le danger: la

vous fassiez tous deux l'échange de tous vos biens. Toute la fortune de Nicias appartient de ce jour à Euboulos, et tous les biens d'Euboulos deviennent la propriété de Nicias. Puisque chacun de vous estime l'autre être plus riche que lui-même, chacun de vous fait une excellente affaire, et je vous en présente mes compliments. Réjouissez-vous!

On comprend que, dans ces conditions, un citoyen hésitait à en désigner un autre comme plus fortuné que lui, quand il n'en était pas absolument sûr, car il savait qu'il préparait pour lui-même un marché de dupes.

Et si l'autre avait réellement une fortune supérieure à la sienne, cet autre n'avait garde d'émettre une protestation qui lui eût valu un fâcheux échange: et par là, l'erreur des contrôleurs du sac se trouvait naturellement réparée.

Je dédie ce souvenir antique à M. Caillaux. C'est la suppression des inconvénients irritants que fait naître l'inquisition fiscale.

Certaines charges publiques seront exceptées de l'ensemble des "vieilles contributions," qui continueront à être traitées par une répartition commune. On peut ainsi tirer du pair les auraires, l'Opéra populaire, les obélisques nationaux, les frais du 14 Juillet, l'entretien des routes, et cent autres brimborions. L'Etat les répartira sur ses divisions administratives, et dans chacune d'elles, le plus riche aura l'honneur d'être choisi, à charge pour lui de payer, ou de dénoncer un plus riche que lui, en cas d'"ironie."

On ne trouvera pas un dix mille catégories de redevances, ces privilèges seront réduits à une centaine et, la vanité aidant, on tiendra à honneur de figurer dans ce bataillon sacré et doré. Quel est le capitaliste, s'il se respecte, qui ne souffrira pas la faveur d'être liturgique? Les listes se couvriront d'elles-mêmes, et quelle joie pour les philhellénistes de voir ainsi ressembler les us et coutumes des Grecs, nos ancêtres intellectuels.

La vraie bien cette aristocratie financière dont Emile Augier a fait l'épave. Quelle élite! Quelle gloire de s'enrichir parmi les nomenclatures des riches vraiment utiles à leur pays! Je vois bien le danger: la

trop grande popularité et l'embaras des candidats électoraux à qui leurs ressources n'auront pas permis les prodigalités nationales. On en sera peut-être réduit à reprendre en même temps le vieil usage de l'ostracisme.

L'inconvénient est moindre qu'il ne semble, si l'on fait seulement réflexion que l'ostracisme existe toujours chez nous, et que le nom seul a disparu. Le régime actuel ne consiste-t-il pas à éteindre les supériorités qui risquent de détruire l'équilibre dans le plat et banal nivellement de la démocratie égalitaire?

Il n'y aura donc rien de changé, à part l'allègement sensible offert à la masse imposable. Le pays deviendra un Eden.

Grèce, mère des arts, terre d'idolâtrie, sera-t-elle toujours notre maîtresse en tout, finances comprises? Quelle joie lui à proposer à la pensée rétrospective et profonde de nos représentants, application moderne de la liturgie antique, sous le titre: — Loi renouvelée des Grecs!

Léo CLARETIE

AMUSEMENTS, WEST END.

Le concert de l'orchestre, toujours composé de morceaux choisis avec soin, est très goûté par le public, qui l'écoute avec d'autant plus de plaisir que l'exécution en est impeccable. Entre temps les artistes de vaudeville et les vus du Kinodrome viennent amuser les spectateurs. La brise du lac augmente le charme de ce spectacle.

WHITE CITY.

Le succès des "Deux Vagabonds", un opéra comique de valeur, durera jusqu'à la dernière représentation.

Les artistes de la troupe Olympique excellent dans cette pièce qui permet à chacun d'eux de déployer tout son talent avec avantage.

Les divertissements qui abondent dans le parc attirent une foule considérable.

Maîtresse d'école décapitée.

Changhaï, Chine, 17 juillet.—Une maîtresse d'école qui donnait des cours dans un séminaire de jeunes filles à Changhaï, a été décapitée aujourd'hui sous l'accusa-

Uneda Biscuit. Un aliment au travail — Un aliment au sourire — Un aliment au chant — Energie et plaisir dans chaque paquet. L'aliment le plus nourrissant extrait du froment. NATIONAL BISCUIT COMPANY.

Whitney Central National Bank. U. S. DEPOSITORY. CAPITAL ET SURPLUS, \$3,475,000. CHARLES GODCHAUX, Président.

LA GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST CO., 620 RUE DU CANAL. La Banque d'Epargne de la rue du Canal.

BANQUE DU PEUPLE. (PRES DE LA POSTE) Etablie en 1869. Capital et Surplus \$600,000. BRANCHE DE DEPOTS D'EPARGNES, RUE DU CANAL, COIN DE LA RUE BOURBON. PAYS 4% SUR LES EPARGNES. INTERET A PARTIR DU 1er JUILLET.

Feuilleton. Abeille de la N. O. LES CRIMES D'UN HEROS. PAR THEODORE CAHU. DEUXIEME PARTIE. WALTER RICHARDSON DE CHICAGO, COL-DE-ZINC ET FIL-DE-SOIE.

—J'ai besoin de réfléchir, répondit Wilcox. Je ne m'attendais pas à ce coup-là!... C'est embêtant... Ça marchait si bien sans cet animal qui me surveillait... Il était derrière moi... Je ne m'en doutais pas. —Tu ne peux pas rester à Paris, ni repartir chez Claudia, tu serais cueilli comme un poisson dans la nasse. —Ça ne serait pas long!... Je quitterai Paris, mais dans quelques jours seulement. Tu me garderas bien huit jours? —A condition que tu ne te monteras pas, du moins en plein midi. Tu passeras pour un ami auquel je donne l'hospitalité! La pièce me manque pas, il y a un lit dans chaque pièce... Et puis, je suis connue dans l'hôtel, j'y descends à tous mes voyages. Aucune indiscretion à craindre. —Alors tout va bien. Je veux attendre les événements, savoir ce qui va se passer, enfin connaître le dénouement de l'aventure. Il y a eu un coup monté. —C'est mon opinion. —Cette canaille de Firmin et le Vidame sont de la rouille, il n'y a pas à en douter... Je ne bougerai pas d'ici; toi, qui n'es pas compromise, tu pourras aller l'informer!... Quand je connaîtrai les mesures prises j'aviserai. —J'irai chez Claudia dans la journée.

Chez Claudia, c'est peut-être imprudent... —Pas pour moi... Je ne jure pas. —Il y eut un silence, puis Enzoon reprit en questionnant Wilcox: —Où iras-tu en quittant Paris? —Je l'aurai bien emmené... avec moi, mais c'est impossible, les fonds manquent pour monter notre affaire sur la côte d'Afrique. Maintenant je serai peut-être obligé d'y renoncer... Domage!... C'était une belle affaire. —Il me reste à peine quatre-vingt mille francs, dit Wilcox. On peut aller quelque temps, mais je compte bien qu'il se fera des petits. Je ne vais pas rester à me tourner les pouces... Un coup manqué, un autre revient. —Si tu n'as pas plus de veine que ce soir! —Qui ne risque rien n'a rien, répondit sentencieusement Wilcox. —Oui, mais à force de tendre la corde, elle finit par se rompre... En voilà la preuve... —Je me ferai oublier pendant quelque temps; je changerai de pays, j'irai à l'étranger, je voyagerai. —Où ça? —En Belgique d'abord, c'est le plus près. D'ailleurs je n'ai pas le choix. L'air est mauvais à Londres, où l'air laisé des océans n'est désagréable... Paris et Londres m'étant fermés, j'opte

pour la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, provisoirement... L'interrompt et resta un moment pensif... —J'aurais bien voulu revoir Claudia, dit-il ensuite; peut-être l'emmener avec moi. —Drôle d'idée de s'embarasser d'une femme! riposta Enzoon. Fais-toi ta ne l'aimas pas! —Tu ne l'as dit toi-même ce soir, si je la laisse ici, elle peut aggraver ma situation par jalousie, par vengeance ou par dépit d'être lâchée. —Je parlais de l'emmener en Afrique, où on supprime les gens plus facilement qu'en France. Si tu l'emmènes en Belgique, c'est comme si tu dissais à la police de la base: c'est moi qui suis John Wilcox. Elle te fera remarquer et tu seras piné, extradé... —Tu as raison; plus tard, on verra. Nous avons le temps d'y songer. La journée s'écoula. John ne sortit pas. Il prit ses repas dans sa chambre. Enzoon passa la journée dehors et ne rentra que le soir pour dîner. —Quelles nouvelles? demanda anxieusement Wilcox quand son ami se referma la porte. —Un véritable désastre, répondit Enzoon, qui raconta alors ce qu'il avait appris. Wilcox l'écouta sans l'interrompre. —Résumons nous, dit-il ensuite. Cet imbécile d'Hermann a fait une scène; Claudia est au

dépôt et la femme de chambre a été assassinée. —Empoisonnée, rectifia Enzoon d'un ton bonhomme, en regardant fixement Wilcox qui resta impassible. Et Claudia accouche son amant... Il va bien, le jeune duo; il te sou père et empoisonne la servante!... Quand les gens du moude s'en mêlent ils font toujours grand pour mieux se distinguer des autres!... Wilcox répliqua: —Son affaire est claire, si on le pince. —Peut-on savoir? fit Enzoon avec un léger accent railleur, on se fera jamais croire que ce blanc-bec là soit d'une pauvre force... enfin, peu importe, je te conseille plus que jamais de quitter Paris, car il y a, paraît-il, un mandat d'arrêt lancé contre toi... et comme, en dehors de l'affaire des cartes, tu es d'autres petites histoires à ton dossier... —Oui, quelques-unes. —Alors, décide-toi. —Je n'ai plus qu'à filer, c'est clair; conclut John. Je partirai demain. Claudia est bloquée. C'est une femme finie. Elle ne pourra pas me reprocher, plus tard, de l'avoir placquée, puisqu'elle est sous clef. —Parbleu, s'écria Enzoon en délaçant de rire, elle sait bien que tu n'iras pas la réclamer à Saint-Lazare... La conversation en resta là et les deux coquins dînèrent co-

plètement. —Il se firent servir dans la chambre et arrosèrent leur repas d'un excellent bourgogne qui les mit en humeur aimable. —La conscience de Wilcox ne le tourmentait en rien. Il se coucha et s'endormit paisiblement, comme un homme vertueux. Le lendemain, c'était un dimanche, Wilcox se fit apporter un indicateur et l'étudia très attentivement. La difficulté consistait à sortir de Paris, car la police avait dû donner des ordres; mais le dimanche la surveillance est beaucoup moins facile dans les gares, en raison de la grande affluence des voyageurs, et Wilcox voulait profiter de cet avantage. Très habile à se grimer, il se transforma en bon bourgeois, rassa ses favoris, teignit en noir ses cheveux très blonde, s'habilla d'un complet mal ajusté et s'affubla d'une paire de lunettes légèrement teintées. Enzoon, qui assista à l'opération et qui, lui aussi, avait l'habitude des transformations, le complimenta. —Parfait, lui dit-il. Tu es méconnaissable. Je passerai à côté de toi sans te soupçonner d'être sir John Wilcox. John se regarda dans la glace et demanda: —Tu ne vois rien qui cloche? —Non, rien... Ah! l'ai ajusté. —Les bottines sont trop étro-

gantes. Elles te feraient remarquer. Il faut toujours se méfier de sa chaussure. —Tu es raisonnable... As-tu de gros souliers? — Nous avons le pied à peu près semblable. Enzoon lui donna de fortes chaussettes, à larges semelles. —Ça va, fit John après les avoir essayées... Tu les mettras sur ma note, conclut-il en riant. Dans l'après-midi, Wilcox, ayant pour tout bagage une petite valise à main, sortit de l'hôtel en compagnie de son ami. Ils prirent une voiture qui stationnait et se firent conduire jusqu'à Saint-Denis où, pour plus de sûreté, ils descendirent à quelques centaines de mètres de la station. Enzoon prit un billet de troisième pour Hazebrouck, le remit à Wilcox, en dehors de la gare, afin de ne pas être vu des employés. —Maintenant, bon voyage... Après la frontière tu n'auras pas grand danger à craindre. —Dans quelques jours, je te donnerai de mes nouvelles, lui promit John. —Ne te presse pas... Ma correspondance pourrait être surveillée. —Sois tranquille. Je n'écrirai pas. Je te télégraphierai ou je te téléphonerai, sans signer... Tu comprendras... —C'est plus prudent. Enzoon rentra à Paris par le trainway et le soir il s'en alla